

Un jeune homme est passé



*Alain Rémond*

Un jeune homme  
est passé

récit

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par Hervé Hamon.

ISBN 978-2-02-111724-0

© Février 2002, Éditions du Seuil

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*So happy just to be alive  
underneath this sky of blue...*

Bob Dylan, *New Morning*



*Pour ceux que j'aime, Anne, Thomas, Cécile et Marie.  
Et pour Charles Blanchet, qui m'a ouvert le monde.*





L'enveloppe est là, devant moi, sur la table. Une grosse enveloppe de papier kraft. J'en retire doucement le contenu, en faisant attention de ne rien abîmer. J'ai dans la main un paquet de lettres, plus d'une centaine, écrites à l'encre violette. La première est datée du 8 novembre 1930, la dernière du 19 août 1931. Ce sont des lettres de mon père à ses parents et à sa sœur Rosalie. Il avait vingt et un ans, il faisait son service militaire au Maroc. Ces lettres, je les ai découvertes il y a seulement quelques mois. Je venais tout juste de publier un livre où je racontais l'histoire de mes parents, l'histoire de ma famille. Mon histoire avec mon père, mort l'année de mes quinze ans, qui m'était jusqu'au bout resté un étranger, et que j'aurais tant aimé aimer.

Le livre sorti, je pense tous les jours à mon père, c'est comme si je l'avais fait revivre, il est là dans ma tête, je le vois, je lui parle. Je suis furieux

parce que j'ai écrit que mon père rentrant ivre le soir, à la maison, la guerre reprenait entre mes parents et qu'il y avait parfois des coups entre eux. J'ai lu alors, dans la presse, des articles qui disaient que mon père était violent, qu'il battait ma mère, qu'il nous battait, nous les enfants. Jamais, jamais mon père ne nous a battus. Jamais. La guerre, c'était celle des mots, les cris, les insultes. Et parfois, c'est vrai, les coups entre eux. Mais jamais mon père ne nous a battus, jamais il n'a battu ma mère. Le père ivrogne qui bat sa femme et ses enfants, ça n'a rien à voir avec ce que j'ai vécu. Je ne l'ai pas écrit, je n'ai pas écrit une ligne qui puisse laisser croire que mon père nous battait. Je suis furieux contre moi pour avoir écrit ce mot, les « coups », pour avoir laissé échapper ce mot sans précautions, sans faire attention, sans l'expliquer. Oui, parfois, mon père et ma mère se sont battus. Mais mon père n'a jamais battu ma mère. Il ne nous a jamais battus. Pourquoi ai-je écrit ce mot, pourquoi ne l'ai-je pas biffé, ou expliqué ?

Je parle à mon père, dans ma tête, après avoir lu ces articles dans la presse. Je lui dis que je n'ai pas écrit cela, que je n'ai jamais écrit qu'il était violent. Je lui dis que je suis désolé, je lui demande pardon. Je lui dis que j'ai écrit ce livre pour lui dire combien il m'avait manqué, combien, en l'écrivant, je comprenais que je l'aimais. Je lui dis qu'on va continuer à se parler, à se dire tout ce

qu'on n'a pas pu se dire, pendant ces quinze années où on s'est connus sans se connaître. Et puis voilà que ma sœur Madeleine m'appelle, elle me dit qu'elle vient de trouver toutes ces lettres, dans l'armoire de Rosalie, la sœur de mon père, qui ne se souvenait pas les avoir gardées. Les lettres écrites par mon père alors qu'il faisait son service militaire au Maroc. Et les voici, devant moi, dans cette enveloppe de papier kraft. Ces dizaines de lettres écrites entre le 8 novembre 1930 et le 19 août 1931, au rythme d'une tous les deux ou trois jours, parfois même, certaines semaines, tous les jours. Les lettres d'un jeune homme de vingt et un ans qui quitte son petit coin de Bretagne pour la première fois et se retrouve au Maroc, d'abord à Oujda, puis à Taza, dans le Sud marocain. Je suis tellement heureux de les découvrir, ces lettres écrites par mon père, alors que je suis furieux contre moi-même, contre ces articles qui ont tout compris de travers, par ma faute. Je vais à la rencontre d'un jeune homme qui deviendra mon père. Je vais apprendre à connaître celui qui ne m'a presque rien dit de lui. Je vais lire les lettres de celui qui ne m'a jamais écrit une seule lettre. Tout ce courrier d'un seul coup, alors que je viens, moi, de lui écrire une longue lettre, ce livre où je lui dis que je ne sais rien de lui. Et qu'il m'a tellement manqué.

C'est un drôle de soldat, mon père, au Maroc. D'abord, à peine arrivé à Taza, il tombe malade. Une bronchite qui tourne mal, la fièvre qui monte, le voilà pour des semaines à l'hôpital militaire. Il ne se remettra jamais complètement, passant le plus clair de son temps, sauf les toutes dernières semaines, entre l'infirmerie et l'hôpital militaire. Très vite, il n'a qu'une obsession : profiter de sa maladie pour se faire réformer. Et retourner le plus rapidement possible à Meillac, retrouver la petite ferme de ses parents. Malade, oui. Mais surtout du mal du pays. Dès sa première lettre, il compte le nombre de jours qui le séparent de son retour à Meillac. Il imagine le jour de ce retour, la première bolée de cidre à la ferme. Il est physiquement à Taza, dans le Sud marocain, mais il ne rêve, il ne parle que de Meillac. Il demande sans cesse des nouvelles de la ferme, les pommes, le cidre, les labours, le blé... Il s'inquiète de savoir si son père s'en sortira sans lui. Il imagine ce qui se passe, là-bas, ce qu'on fait, ce qu'on dit, ce que deviennent les uns et les autres. Il supplie qu'on lui écrive tous les jours, il se plaint quand il reste plusieurs jours sans nouvelles, alors que lui écrit de si longues lettres. Presque chacune de ses lettres se termine par ces mots : écrivez-moi, écrivez-moi... Il a aussi une autre requête, qui revient comme une litanie, enrobée de mille précautions oratoires : il n'a pas un sou, il ne peut rien acheter, si ses parents pou-

vaient lui envoyer un peu d'argent... Il sait bien que ses parents n'ont pas grand-chose, qu'ils tirent le diable par la queue, il ne veut surtout pas avoir l'air d'exiger, de réclamer comme un gosse de riche. Mais enfin, s'ils pouvaient faire un geste, lui envoyer juste un petit mandat, parce que, vraiment, il manque de tout.

Voilà ce que disent ses lettres, écrites sur du papier de fortune, à l'encre violette, presque chaque jour, à Taza, dans le Sud du Maroc. Je l'imagine, à le lire, plutôt tire-au-flanc, pas pressé du tout de quitter l'infirmerie pour rejoindre les autres, qui passent leur temps à crapahuter sous le soleil. Rester à l'infirmerie, à défaut de se faire rapatrier pour raisons médicales, voilà qui lui conviendrait. Et c'est effectivement ce qui se passe : il devient une sorte de permanent de l'infirmerie, dont il finit par connaître parfaitement le fonctionnement. A tel point qu'on va lui en confier la responsabilité matérielle : rangement, propreté, entretien. Il découvre qu'il aime ça, animer une équipe, organiser le travail. Il découvre aussi qu'on l'apprécie dans cette tâche. Quinze ans plus tard, il réussira le concours de chef cantonnier. Peut-être est-ce là, à l'infirmerie de Taza, qu'il a pris goût à ce rôle de chef d'équipe. Peut-être s'est-il dit, dès ce moment-là, qu'il ne resterait pas forcément paysan, comme son père et son grand-père. Je n'en sais rien, bien sûr. J'imagine. Parce

que je sais ce qu'est devenu ce jeune homme de vingt et un ans, mon père.

Mais les dernières semaines, les choses changent. Finie, la planque à l'infirmierie. On décide, en haut lieu, qu'il n'est plus malade. Et qu'il n'y a aucune raison qu'il échappe au crapahutage, aux longues marches dans les cailloux. Le voilà donc sac au dos, passant ses journées dans la montagne, en plein soleil. Le voilà qui découvre ce pays dont, jusqu'ici, il n'a pas vu grand-chose, confiné dans l'infirmierie, tout à sa nostalgie de Meillac. Il fait l'expérience brute de la chaleur, de ce climat âpre et sec, à mille lieues de la douceur de sa Bretagne natale. Le soleil, le sud, des journées entières dans la chaleur, l'intensité de l'effort physique, à buter sur les caillasses : il s'aperçoit qu'il aime ça, lui, le petit paysan de Meillac. Mais ce ne sont que quelques lettres, les dernières, qui me disent cela, brièvement. Quelques phrases jetées, le soir, à l'encre violette, avant le retour en France, avant le retour à Meillac. J'aurais aimé en savoir plus sur cet affrontement concret, sensuel, avec la terre du Sud, le silence de la montagne, les odeurs des plantes au soleil, la vibration de l'air. Juste pour y retrouver l'écho de ce que j'ai vécu, moi aussi, en terre du Sud...

Mais les lettres, déjà, anticipent le retour à la ferme, les retrouvailles avec la famille, ce moment qu'il a tant attendu. Elles sont surtout, ces der-

nières lettres, voilées d'une inquiétude : il a appris que son père était malade, il se demande si c'est grave, il essaie de se rassurer. Il n'imagine pas le pire, qui arrivera peu après son retour à Meillac : la mort de son père, de mon grand-père. Et moi, lisant ces lettres, je pense à ce grand-père que je n'ai pas connu. Je pense à mon père, mort si jeune, à cinquante-trois ans. Qui ne m'a jamais parlé du Maroc, de ces quelques mois passés au Maroc.

Le Maroc, pour moi, enfant, c'était le nom d'un hameau, à Meillac, à quelques kilomètres de Chantepie, où vivait alors ma grand-mère. On prenait un chemin creux, qui s'appelait le Chemin vert, pour aller à pied de la ferme de ma tante, à Combourg, jusqu'à Chantepie. Et quelque'un disait, tiens, on passe au Maroc. C'était un délicieux frisson, dans ma tête d'enfant, de me retrouver soudain au Maroc, en marchant sous la voûte de verdure du Chemin vert. Sans doute celui qui vivait là, qui avait baptisé sa ferme ainsi, avait-il fait, lui aussi, son service militaire au Maroc. Pourquoi n'ai-je pas le moindre souvenir d'une réflexion de mon père, quand nous marchions dans ce chemin creux, entre Combourg et Chantepie ? Comme j'aurais aimé, me dis-je aujourd'hui, après avoir lu toutes ces lettres, qu'il me parle de ces quelques mois à Taza, au Maroc. Comme j'aurais aimé, simplement, qu'il me parle.

Mais c'était peut-être moi qui n'écoutais pas. Qui ne voulais pas entendre.

Lisant ces lettres, aujourd'hui, je me dis que la vie est étrange. Parce que j'ai moi aussi fait mon service militaire en Afrique du Nord. Pas au Maroc : en Algérie. J'ai eu vingt ans en Algérie. Coopérant, instituteur. Et lire les lettres de mon père m'a fait penser à mes vingt ans en Algérie. Où je voulais réparer. Oui, réparer tout le mal qu'on avait fait aux Algériens. C'est ce mot que j'avais alors en tête : réparer. Un mot un peu bête, je le crains, un peu niais. Très catho, finalement : réparer les offenses. C'était moi, à vingt ans, c'était ma conviction de jeune catho engagé. On se prend très au sérieux, quand on a vingt ans. Pas vraiment idéologique, cette idée de réparation, de vouloir aller en Algérie, cinq ans après l'indépendance, pour réparer. Morale, plutôt. Toute une éducation, toute une histoire. Je vais en parler, de l'Algérie. De mes vingt ans en Algérie. Mais il faut d'abord que je tire cette histoire au clair. Cette histoire de catho engagé. Il faut que je remonte à l'origine, à la source. La religion et la politique. L'éducation, la morale. Comment on est catho, comment on naît catho. Comment la politique arrive. C'est l'histoire de ma famille, c'est l'histoire de mon père. C'est mon histoire.



Je suis né dans une famille nombreuse, bretonne, catholique. J'aurais pu naître bouddhiste, juif, protestant, musulman. Ou athée. Ou rien de tout ça. J'aurais vécu autrement, avec d'autres idées, d'autres croyances. On ne choisit pas sa naissance. Après, on fait ce qu'on veut, ce qu'on peut. A chacun de s'en débrouiller. Chez moi, dans ma famille, être catholique, c'est une évidence. Longue lignée, du côté de mon père et de ma mère, de familles catholiques. Mais ce n'est pas un simple héritage, une étiquette commode. On y croit, on en vit, vraiment, réellement. A Trans, en Bretagne, dans les années cinquante, dans ce bourg de huit cents habitants perché au-dessus de la baie du Mont-Saint-Michel, notre vie tourne autour de l'Église. La messe, les fêtes religieuses, les sacrements, la confirmation, la communion solennelle... Toute notre vie est rythmée par le catholicisme. Rien à voir avec la bigoterie, le

dolorisme coincé, chafouin, sinistre, qui fait alors tant de ravages. Je ne veux pas embellir, mais je crois pouvoir dire qu'on avait la religion joyeuse. Beaucoup de liberté, d'improvisation, dans notre façon d'être catholiques. Pas de bénédicité avant les repas, ni de prière du soir en famille, rien de ce genre-là, absolument rien. On va à la messe le dimanche, qui est une grande fête ; on va au catéchisme, qui n'est pas une fête du tout et qu'on aime beaucoup moins, avec son jeu débile de questions-réponses et ses horribles histoires de péché mortel, d'enfer et de purgatoire. On adore la procession de la Fête-Dieu, avec les reposoirs, les pétales de fleurs jetés sur la route, devant le saint sacrement. On lit la presse catholique pour jeunes, pleine d'aventures, de bandes dessinées, qui parle d'une vie ouverte, généreuse, fraternelle. On est une famille un peu bizarre, dix enfants débarqués là, l'été 1952, venus d'ailleurs, une famille aventureuse, anticonformiste, pas vraiment du genre discret, une tribu plutôt grande gueule, qui se fait vite remarquer. On est de bons catholiques, pratiquants et tout, mais le recteur se méfie de nous, il se demande toujours, avec nous, si c'est du lard ou du cochon. Il nous arrive plein d'aventures, la maison est grande ouverte, les gosses du bourg sont toujours fourrés chez nous, on les embarque dans nos balades, dans nos jeux, on fait un peu concurrence au recteur, voilà la

vérité. On ne se gêne pas pour critiquer ses sermons, au recteur, on se moque des grenouilles de bénitier locales, qu'on appelle les saintes femmes, à la messe tous les matins, toujours à faire la morale, à prendre des airs pincés, à vouloir régenter les esprits.

Il y a aussi la confession. La confession, c'est magique. Bon, au départ, c'est un mauvais moment à passer, à genoux dans un confessionnal sombre et qui sent le vieux, le rance et la mort, le recteur à l'haleine de papier mâché qui ouvre la petite porte en bois, la liste de péchés qu'on se dépêche de balancer à travers la grille, le petit sermon du recteur et la pénitence, trois Notre-Père et dix Je vous salue Marie. Mais après, quand on sort de l'église et qu'on se retrouve dehors, au grand jour, quelle extraordinaire sensation de bonheur, de bien-être : tout est effacé, balayé, on a l'âme toute blanche, toute pure, on est aussi innocent que le bébé qui vient de naître, on a envie de rester là, dehors, sur la place de l'église, suspendu dans cet instant béni, avant de retrouver la vraie vie, la vie quotidienne, et donc, forcément, de recommencer à pécher. C'est une invention géniale, la confession, je n'en connais pas d'autres qui vous nettoient ainsi de fond en comble, qui vous font devenir beau, neuf, pur, c'est miraculeux quand on est enfant (bien entendu, je changerai d'avis – et je n'ai pas changé d'avis sur ce changement d'avis).

Cela dit, j'ai un souvenir bizarre, mélangé, de ma toute première confession. Je devais avoir sept ans. Au catéchisme, le recteur nous avait tout bien expliqué, la liste des péchés à préparer, genre liste type : j'ai menti, j'ai désobéi à mes parents, j'ai dit des gros mots... Mais le jour J, quand je me suis retrouvé enfermé dans ce vieux confessionnal, je suis resté sec. Impossible de me souvenir de la liste. Alors le recteur, secourable, s'est mis à me poser des questions : Est-ce que tu as menti ? Est-ce que tu as dit des gros mots ? Moi, j'étais tellement pétrifié, tétanisé, je répondais oui à tout. Le recteur, alors, a décidé de s'amuser. Il m'a demandé : As-tu tué ton père et ta mère ? Évidemment, j'ai répondu oui. Ça l'a bien fait rire. Plus tard, il est allé voir mes parents. Il leur a dit qu'il était bien content de les voir, parce que, d'après ce que je venais de lui dire en confession, je les avais tués. Tout le monde a ri. Sauf moi. Je croyais que c'était secret, la confession. C'est le recteur qui nous l'avait expliqué. C'est même pour ça qu'on pouvait tout dire, en toute confiance. D'accord, j'avais raconté n'importe quoi, dans le confessionnal. Mais ce qui est secret est secret. Le recteur n'avait pas le droit. Point final. Aujourd'hui, c'est une histoire qui fait partie de la légende familiale, qu'on raconte rituellement, comme tant d'autres. Moi, je pense toujours au

Chaque jour est un adieu

*Seuil, 2000*

Un jeune homme est passé

*Seuil, 2002*

Comme une chanson dans la nuit

*Seuil, 2003*

A-t-on encore besoin d'une religion ?

*(en collaboration avec André Comte-Sponville*

*et Bernard Feillet)*

*Les Éditions de l'Atelier, « Questions de vie », 2003*

Dernières Nouvelles de Mon œil : chroniques

*Seuil, 2003*

L'Élève au cœur

*(entretiens avec Marie-France Santoni-Borne)*

*Seuil, « L'Épreuve des faits », 2004*

Lisez attentivement la notice

Petites chroniques de la vie quotidienne

*(préface de Bruno Frappat)*

*Éditions Bayard / La Croix, 2005*

Je marche au bras du temps

*récit*

*Seuil, 2006*

Chaque jour est un adieu  
*suivi de* Un jeune homme est passé  
« *Points* », n° P1614

Comme une chanson dans la nuit  
*suivi de* Je marche au bras du temps  
« *Points* », n° P1713

Les romans n'intéressent pas les voleurs  
*Stock*, 2007

Le cintre était sur la banquette arrière  
Petites chroniques de la vie quotidienne  
*Seuil*, 2008

Celui qui n'est pas venu  
*Stock*, 2009

Les Couleurs du temps  
(avec *Luc Maréchaux*)  
*Naïve*, 2010

Et puis un jour j'ai entendu Bob Dylan  
*JBZ & Cie*, 2011

REALISATION: PAO EDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION: NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A. A LONRAI  
DEPOT LEGAL: FEVRIER 2002. N° 41490 (02-0159)